

**P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist**

**"Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu" (RB 4,74)  
La miséricorde de Dieu, source de confiance et ferment de dignité**

Je vis dans la tradition monastique bénédictine et cistercienne, et c'est surtout dans ce cadre, fondé sur l'Évangile et la tradition monastique et patristique des premiers siècles, que j'ai l'habitude de méditer sur l'aventure humaine telle que nous la vivons ou sommes appelés à la vivre dans le monde actuel. J'aimerais alors vous partager surtout ce que l'écoute de l'expérience et du charisme de saint Benoît me suggèrent. Il est le premier Patron de l'Europe, justement parce que, tout en ayant eu uniquement la préoccupation de vivre lui-même et d'aider ses disciples à vivre à la suite du Christ et de l'Évangile, dans le cadre formateur des communautés monastiques, il a compénétré toute l'Europe de l'humanité nouvelle que le Christianisme a rendue possible.

Je fais l'expérience, depuis au moins 30 ans, que cette importance et fécondité de l'apport de saint Benoît pour la culture européenne et mondiale est fondée sur sa justesse de regard sur l'homme et sur les relations qui constituent sa vie et sa vocation, une justesse qui fonde la vérité de la méthode éducative que saint Benoît propose. On pourrait dire que pour saint Benoît *la dignité de chaque personne est retrouvée dans la mesure où la confiance dans la miséricorde de Dieu nous permet de consentir à un chemin communautaire de conversion*. Et ce chemin de conversion est un chemin d'éducation, de formation, ou de ré-formation de la personne. L'être humain a besoin d'un chemin guidé, accompagné, vers la plénitude de sa vie. Laisse à lui-même, ou s'il refuse par rébellion choisie ou absorbée dans la culture dominante, l'homme n'arrive même pas à définir son malaise, son insatisfaction, son égarement. Si on ne voit pas un chemin, on ne peut pas savoir qu'on est perdu, qu'on est en errance.

**L'homme fluctuant**

J'ai été frappé seulement récemment par un terme que saint Benoît utilise pour définir le moine perdu, rebelle, qui s'est mérité une "excommunication", c'est-à-dire un éloignement par rapport à la vie communautaire, pour qu'il prenne conscience de ses choix et comportements qui blessent la communion. Saint Benoît appelle ce moine: *"frater fluctuans - frère fluctuant, ou flottant"*. Il le fait dans un passage du chapitre 27 de la Règle qui a pour titre: *Quelle sollicitude l'Abbé doit avoir à l'égard des excommuniés*.

Je vous lis tout ce chapitre de la Règle, car c'est un des chapitres qui mieux synthétisent l'approche miséricordieuse à l'homme "perdu" que saint Benoît veut éduquer en ses disciples. Il y a plusieurs chapitres dans la Règle qui sont comme des cristaux qui reflètent toutes les couleurs des autres chapitres. Ce chapitre 27 en est sûrement un.

"L'abbé doit s'occuper en toute sollicitude des frères qui ont failli, car *ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades* (Mt 9,12). Il doit donc, comme un sage médecin, user de tous les moyens. Il enverra des senpectes, c'est-à-dire des frères anciens et sages, qui viendront, sans qu'il paraisse, consoler ce frère qui est dans le trouble [*fratrem fluctuantem*], et l'inviter à une humble satisfaction; et ils le consoleront pour qu'il ne sombre pas dans l'excès de la tristesse. De plus, comme dit encore l'Apôtre : *Qu'on redouble de charité envers lui* (cf. 2 Cor 2,7-8), et que tous prient pour lui.

L'abbé doit donc faire preuve d'une sollicitude extrême, de perspicacité et de savoir-faire, pour ne perdre aucune des brebis qui lui sont confiées. Qu'il sache qu'il a reçu le soin d'âmes malades et non une autorité tyrannique sur des âmes saines. Qu'il redoute la menace du Prophète, par laquelle Dieu dit : *Vous preniez pour vous les brebis qui vous paraissaient les plus grasses, et celles qui étaient débiles, vous les rejetez* (Ez 34,3-4). Qu'il imite plutôt l'exemple plein de tendresse du bon Pasteur, qui, laissant sur les montagnes les quatre-vingt-dix-neuf brebis, s'en alla à la recherche de la seule qui s'était égarée. Il eut tellement compassion de sa faiblesse, qu'il daigna la charger sur ses épaules sacrées et ainsi la rapporter au troupeau."

Comme je disais, ce qui me semble particulièrement intéressant pour nous est d'abord la définition que ce chapitre donne de la détresse de l'homme. Saint Benoît utilise ici une riche gamme terminologique pour décrire cette détresse. Il parle de "*delinquentes fratres* - de frères délinquants" (27,1), de frères "*male habentes* - malades" (27,1), il parle, comme je disais, de "*frater fluctuans* - frère instable" (27,3), il parle de "*infirmas animas* - d'âmes infirmes, malades" (27,6; cf. 27,9), de brebis "*debilis* - faible" (27,8), et enfin de brebis perdue: "*quae erraverat*" (27,8).

Le sens général de tous ces termes et expressions est celui d'une instabilité dans le chemin de la vie, qui est une fragilité d'appartenance à un milieu humain qui accompagne, soutient, guide la personne vers le destin de sa vie. Être infirme, littéralement, veut dire manquer de "*firmitas*", de fermeté, ne pas savoir se tenir debout pour marcher correctement. "*Delinquere*" signifie originellement "quitter l'endroit où on devrait être", donc trahir ou ne pas savoir tenir sa place, le lieu et l'appartenance inhérents à notre vocation. "*Errare*", avant de signifier "commettre une erreur", veut dire simplement perdre le chemin, se tromper de route.

Significative est aussi la définition de l'état de ceux qui ne sont pas sains: "*male habentes* - ceux qui ont mal". Saint Benoît l'exprime en citant Matthieu 9,12: "Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades". "Avoir mal" n'est pas une définition très précise, c'est un malaise, un mal-être que souvent le

malade ne sait pas situer. Il lui faut un médecin non seulement pour guérir sa maladie, mais tout d'abord pour la définir, pour la situer dans l'ensemble de son corps, de sa personne. Le mal d'ailleurs, comme dit saint Augustin, est l'absence du bien. Le "*male habens*" est alors quelqu'un qui sent de manquer du bien, sait de ne pas avoir le bien, mais, tout seul, il ne sait pas résoudre ce manque, il ne sait pas se donner le bien qu'il n'a pas.

## Une culture fluide

Ce sont toutes des expressions qui pourraient nous aider à définir le malaise de l'homme contemporain. Mais, comme je disais, l'expression qui me semble la plus éclairante aujourd'hui, et qui peut-être résume les autres, est celle de "*frater fluctuans*" de "frère fluctuant" ou "flottant" (RB 27,3).

C'est un état où la personne n'est pas seulement perdue mais instable, vacillante, comme un naufragé sur une planche qui, au milieu des flots, monte et descend avec les vagues, comme un liège. Celui qui est "fluctuant", c'est comme s'il n'avait pas de stabilité en soi ni dans la communauté ni en Dieu, et il subit passivement tous les remous et les troubles des circonstances extérieures.

Je crois qu'on puisse dire que l'homme de notre temps est davantage "fluctuant" que "errant". La culture Internet retient son attention constamment à la surface des mille vagues de l'informations et des nouveautés. Il n'a plus le temps ni l'espace pour ne pas flotter, ne pas "surfer", comme on dit dans le jargon informatique, sur les vagues fugaces et virtuelles de la réalité. Nous ne sommes plus éduqués à viser un port où nous arrêter, à jeter l'ancre qui nous fixerait et nous donnerait stabilité dans la profondeur. Aussi dans les monastères, je rencontre beaucoup de *fratres* et *sorores fluctuantes*, qui ont de la peine à s'arrêter, par exemple pour se vouer à la prière, à la *lectio divina*, à la méditation; pour approfondir dans le dialogue et le partage les relations fraternelles; pour écouter, approfondir, attendre la venue du Verbe de Dieu.

Nous sommes tous pris dans cette "culture fluctuante", en Europe, en Amérique, mais aussi en Asie et en Afrique, et ce n'est pas seulement la politique qui est devenue très instable: c'est toute la culture qui est "fluide", qui n'est pas une terre sur laquelle on puisse marcher, avancer, se rencontrer, chercher et tracer des chemins pour avancer.

L'homme contemporain flotte au milieu de la mer, dans une nuit sans étoiles. Si Dante, au commencement de sa *Divine Comédie*, décrivait son état de perdition comme un égarement dans une forêt obscure, où, tant bien que mal, il pouvait encore marcher, chercher une sortie, l'homme moderne se trouve dans une perdition, pour ainsi dire, à trois dimensions, car le flottage ne trouve de stabilité ni verticalement, ni horizontalement. On ne peut même pas s'arrêter, attendre, car on pose sur le fluide, sur l'instable. On est perdu dans la perdition; on erre dans l'errance.

C'est comme si les images tragiques des milliers de migrants qui naufragent dans la Méditerranée, soient un miroir que l'humanité en détresse pose devant la culture et l'homme occidental pour qu'il y voit sa condition humaine et spirituelle...

Saint Benoît doit avoir tiré cette expression de "frère fluctuant" tout d'abord de saint Paul, dans la lettre aux Ephésiens, là où l'Apôtre décrit notre état lorsque nous serons pleinement sauvés par le Christ et intégrés à son Corps. "Alors, nous ne serons plus comme des petits enfants, nous laissant secouer [*parvuli fluctuantes*] et mener à la dérive par tous les courants d'idées, au gré des hommes qui emploient la ruse pour nous entraîner dans l'erreur" (Eph 4,14).

Aussi saint Jacques a pu l'inspirer, lorsqu'il écrit que "celui qui hésite ressemble aux vagues de la mer que le vent agite et soulève" (Jc 1,6).

## **Un chemin sur les flots de la mer**

Mais remarquons que lorsque Saint Paul, comme saint Jacques et, après eux, saint Benoît, décrivent et définissent le malaise humain comme une condition de naufrage, d'abandon impuissant aux vagues de la superficialité, de l'instabilité des fausses doctrines, des idéologies, ils ne le font pas en prophètes de malheur, pour clouer le monde au mur d'un jugement sans appel et sans espérance. Ils le font pour annoncer et décrire l'événement qui seul peut sauver l'homme et la société de sombrer dans l'instabilité.

Oui, nous sommes toujours et encore comme des enfants ballotés; chaque époque, chaque siècle, chaque vie humaine, a eu et a ses vagues, ses tempêtes, qui mettent à l'épreuve et secouent violemment la fondation des disciples du Christ sur leur Maître et Seigneur. Mais cette expérience de flottement, voire de naufrage, Dieu l'utilise aussi pour nous rappeler que l'événement fondateur de l'histoire du Salut est la Nuit pascale et baptismale où le peuple et chaque fidèle passent à pied sec à travers la Mer Rouge.

Le Psaume 76 nous décrit ce Salut pascal où Dieu nous permet de marcher, de suivre un chemin, par les eaux de la mer:

"Les eaux, en te voyant, Seigneur, les eaux, en te voyant, tremblèrent, l'abîme lui-même a frémi. (...) Par la mer passait ton chemin, tes sentiers, par les eaux profondes; et nul n'en connaît la trace. Tu as conduit comme un troupeau ton peuple par la main de Moïse et d'Aaron." (Ps 76,17.20-21)

Il y a ici un point essentiel pour comprendre comment la miséricorde de Dieu peut et veut transformer la situation fluctuante de chaque personne et de la société. Au fond, l'image qui exprime le mieux tout cela est l'épisode de la marche de Jésus sur la mer en tempête raconté par Matthieu (14,22-33). Ce qui est extraordinaire dans cet épisode n'est pas que Jésus ne s'enfonce pas dans l'eau, car un bon nageur le ferait aussi. Ce qui est extraordinaire c'est que cette surface qui pour tous est un espace de flottement, de fluctuation totalement à la merci du mouvement des vagues, pour Jésus cette surface devient un chemin, une route précise, directe, qui va sans peine vers son but. La fluidité n'est pas pour Jésus une cause de fluctuation. Pour Jésus, le chemin, la direction, sont plus forts que la fluctuation de l'espace. Pour les disciples, pourtant munis de barque et de rames, la fluctuation l'emporte sur la direction qu'ils aimeraient suivre. Ils sont à la merci des vagues et du vent.

Voir quelqu'un qui n'est pas à la merci de la fluctuation généralisée, semble quelque chose d'irréel: "C'est un fantôme!", crient les disciples (Mt 14,26). C'est un peu ce qu'on pense et on dit aujourd'hui, par exemple, des personnes ou des communautés monastiques qui réduisent, disciplinent ou même renoncent à l'utilisation d'Internet ou d'autres moyens de communication: "Ils sont hors de la réalité!". Les disciples qui sont ballottés comme des pailles sur la surface de la mer, considèrent un fantôme, un être hors du réel, Celui qui domine la mer et n'en subit pas le flottement.

Mais Jésus vient offrir à ses disciples et frères fluctuants, la miséricorde de Le suivre sur un chemin qui peut dominer la fluidité agitée de la réalité, de la culture, des circonstances, de leur foi, et de leur psychologie craintive. Et comme point de connexion avec sa miséricorde Il ne demande que la confiance: "Confiance ! c'est moi ; n'ayez plus peur !" (Mt 14,27).

Mais la confiance que Jésus demande, n'est pas seulement le moyen de ne pas avoir peur, elle ne vise pas seulement la tranquillité de notre âme. Elle a pour but surtout de nous permettre de suivre le Christ sur le chemin qu'Il rend possible sur la mer, sur la fluidité des circonstances et de l'histoire, de la vie et de la culture, de la société comme de notre cœur. Ce que la miséricorde de Dieu veut nous offrir, ce à quoi nous ouvre notre confiance dans le Christ, est la grâce de pouvoir faire un chemin stable et bien dirigé vers son but, aussi et surtout à travers l'instabilité et l'agitation de notre existence et du monde. Et c'est justement la possibilité de faire un tel chemin qui montre que le Christ n'est pas un fantôme, ni pour nous, ni pour le monde: "Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux." (Mt 14,28)

Pierre a compris que l'enjeu de la marche du Christ sur la mer agitée n'était pas de leur faire peur ou de se faire admirer, mais de montrer une route sur laquelle ils pouvaient Le suivre, un chemin de liberté par rapport au flottement personnel et généralisé, un chemin bien fondé et bien dirigé vers son destin.

Pour cette raison, Jésus n'hésite pas un instant à prendre au sérieux la demande folle de Pierre, car c'est pour être suivi qu'Il est venu vers eux sur la mer agitée. C'est pour eux qu'Il trace ce chemin impossible au milieu de flots. Lui, Il aurait pu arriver à destination de mille autres manières, en un clin d'œil, sans prendre la peine de marcher, de tracer un chemin sur la mer. Il le fait pour eux, pour nous, pour nous donner de Le suivre, et de Le suivre sur ce chemin, sur ces pas plus forts que la fluctuation et l'agitation de la réalité dans laquelle nous vivons et vit l'humanité.

Comme à Pierre, Jésus nous dit simplement: "Viens!" (14,29). Si la foi obéit à cet appel, tout deviendra chemin vers le Christ, et chemin du Christ: même l'eau, car, en venant vers nous, Jésus a déjà tracé notre chemin pour aller vers Lui.

Je dis tout cela, parce que il n'y a pas de plus grande consolation pour chacun de nous, dans n'importe quelle situation agitée et instable nous nous trouvons, ou que nous subissons de la société, que de prendre conscience que c'est réellement à travers cette situation, cette circonstance, cette réalité fluide dans laquelle nous nous trouvons, que nous pouvons faire un chemin à la suite du Christ, avancer, et ainsi atteindre le but de notre vie, et de la vie du monde.

C'est justement ce que disait le psaume 76: "Par la mer passait ton chemin, tes sentiers, par les eaux profondes ; et nul n'en connaît la trace. Tu as conduit comme un troupeau ton peuple par la main de Moïse et d'Aaron." (Ps 76,20-21)

## **Regarder et écouter le Christ**

Sur les eaux de la mer de Galilée, on ne voyait pas les traces du Christ, on ne pouvait pas suivre les traces du Christ, mais on voyait le Christ, on pouvait aller vers Lui, comme Pierre, et marcher à sa suite, comme le peuple dans le désert qui voyait et suivait la nuée de la Présence de Yahvé qui leur a permis même de traverser la mer à pied sec.

C'est à ce niveau que je crois que le charisme qui s'exprime dans la Règle de saint Benoît reste actuel et nécessaire. Saint Benoît propose un chemin, un chemin bien défini de vie monastique, mais sa première préoccupation n'est pas de décrire le chemin, et encore moins de donner un code de conduite pour le parcourir. Sa préoccupation première, et ultime, est que ses moines suivent le Christ, et que, pour Le suivre, ils Le regardent, ils Le reconnaissent et ils L'écoutent. Il ne veut pas que ses moines parcourent le chemin de l'Évangile en regardant par terre, en regardant le chemin. Il veut qu'ils le parcourent en regardant et écoutant le Christ, car seulement ainsi on peut aussi marcher sur l'eau, on peut aller tout droit même au milieu de circonstances troubles et troublantes, comme les flots de la mer au milieu de la nuit.

Et pour que nous puissions vraiment regarder le Christ et entendre sa voix, et non voir un fantôme et entendre des bruits inarticulés, saint Benoît n'oublie pas que le Christ en chère et en os, c'est dans son Église qu'il demeure, dans son Corps qu'est la communauté chrétienne.

La méthode éducative de Benoît est alors un lieu de personnes, de relations, d'espaces et de temps, qui continuellement éveillent l'attention et la tension à reconnaître le visage et la voix du Seigneur, à reconnaître Sa présence et à l'écouter. Le Christ est la présence du Verbe de Dieu dans la vie des hommes. De l'Évangile, saint Benoît apprend à voir le Christ dans sa Parole, et à L'écouter en sa Présence. Dans la vie réelle, Benoît nous aide à reconnaître ce que l'Évangile nous fait entendre. L'Évangile est la Parole qui nous révèle la Présence, et cette Présence nous parle, elle nous appelle.

Trois fois saint Benoît demande à ses moines le choix essentiel, qui est le choix de l'Essentiel: "Ne rien préférer à l'amour du Christ" (RB 4,21); n'avoir "rien de plus cher que le Christ" (5,2); ne préférer "absolument rien au Christ" (72,11).

La préférence est une attention, ou au moins le désir ardent de l'attention, et l'attention veut dire regarder et écouter.

Mais ce n'est pas seulement dans la prière que Benoît demande cette préférence, car justement le Christ vient à nous dans son Corps humain, même après la Résurrection. Et Il demeure présent et Il nous parle toujours dans son Corps qu'est la communauté de ses disciples, l'Église.

Dans le passage de la lettre aux Ephésiens où se trouve la mention des "enfants fluctuants", je disais que l'Apôtre oppose à cette fluctuation la grâce d'appartenir au Corps du Christ qu'est l'Eglise. Saint Paul écrit: "Celui qui était descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux pour remplir l'univers. Et les dons qu'il a faits, ce sont les Apôtres, et aussi les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et les docteurs. De cette manière, les fidèles sont organisés pour que les tâches du ministère soient accomplies et que se construise le corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous ensemble à l'unité dans la foi et la pleine connaissance du Fils de Dieu, à l'état de l'Homme parfait, à la stature du Christ dans sa plénitude. Alors, nous ne serons plus comme des petits enfants, nous laissant secouer et mener à la dérive par tous les courants d'idées, au gré des hommes qui emploient la ruse pour nous entraîner dans l'erreur." (Eph 4,10-14)

C'est de cette manière que le Christ nous invite à Le suivre sur un chemin sûr, qui avance vers notre destin, à Le suivre vraiment Lui et non un fantôme. Et c'est de cette manière qu'Il trace un chemin ferme au milieu et à travers toutes les fluctuations de notre vie et de l'histoire.

La miséricorde de Dieu se manifeste envers nous en nous offrant ce chemin, un chemin accompagné par le Christ – car, suivre le Christ signifie au fond se laisser accompagner par Lui –, le Christ représenté par l'Eglise et par "les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et les docteurs" qui Le représentent en succédant aux Apôtres (Eph 4,11).

En tant que permanence du Corps de bon Pasteur, l'Eglise incarne la miséricorde de Dieu qu'est le Fils de Dieu fait homme. Je pense toujours à une phrase synthétique de l'encyclique *Redemptoris missio*, que saint Jean-Paul II a consacrée à l'engagement missionnaire : "Le Christ est la révélation et l'incarnation de la miséricorde du Père. Le salut consiste à croire et à accueillir le mystère du Père et de son amour, qui se manifeste et se donne en Jésus par l'Esprit." (§ 12)

C'est par son Corps ecclésial, qui continue Sa marche à travers l'histoire jusqu'à la parousie, que le Christ n'est pas un fantôme virtuel qui nous trouble, comme les flots sur lesquels nous sommes ballotés, mais un Berger réel, visible, qui nous prend par la main, comme Il a pris celle de Pierre qui commençait à couler (cf. Mt 14,31). La miséricorde consiste dans le fait que le Christ marche réellement sur la mer agitée qui nous rend fluctuants, et qu'Il trace ainsi un réel chemin, une vraie route, sur et à travers cette mer agitée, un chemin de Salut, un chemin qui va dans la direction de notre plénitude, un chemin qui parviendra à l'accomplissement que déjà nous touchons dans le Berger qui nous accompagne et que nous suivons.

### **Préférence incarnée**

Ainsi, la préférence du Christ, qui Le suit en Le regardant et en L'écoutant, peut et doit s'exprimer dans la réalité incarnée de sa Présence ecclésiale. La Règle demande aux moines de préférer le Christ par la stabilité dans la communauté; par la fidélité à

la prière commune, qui est la prière du Christ exprimée par l'Eglise son Epouse; par l'obéissance qui écoute le Christ dans l'abbé, les frères plus anciens, mais aussi chaque membre de la communauté; par l'humilité qui laisse pénétrer la préférence du Christ dans toute notre personne, dans toutes les dimensions de la vie; par l'attention et le silence qui écoutent la Parole de Dieu plus que toute autre parole; par la charité fraternelle qui consiste à reconnaître Jésus dans notre prochain et à honorer tous les hommes à cause de Lui, surtout ceux et celles que le monde n'honore pas. Et si chaque outil de travail doit être traité, comme Benoît le demande à l'économe, "comme les vases sacrés de l'autel" (RB 31,10), cela veut aussi dire que dans chaque travail, dans chaque activité, ne fût-ce que de balayer un couloir, c'est sa Présence que nous traitons, sa Présence que nous servons et préférons.

Je pourrais continuer cette liste, mais l'essentiel est de saisir que c'est en préférant Jésus dans la réalité de son Corps divino-humain que nous faisons une expérience réelle de la miséricorde de Dieu qui nous sauve en transformant notre vie en chemin qui suit l'Agneau partout où il va (Ap 14,4). Et nous découvrons que l'Agneau va par nos chemins, parcourt nos vies, notre condition qui, seule, n'arriverait plus, n'arriverait jamais à avancer vers sa plénitude.

La préférence du Christ qui Le regarde et écoute toujours, en tous et en tout, ne forme pas des visionnaires, des hommes et des femmes pieux, mais des hommes et des femmes en chemin, qui avancent en suivant le Christ, qui voient les flots de la vie, de la société, de la culture, de la simple et monotone vie quotidienne, se transformer en chemin à la suite du Christ, grâce à la suite du Christ.

Ce n'est pas un hasard si Dieu a suscité dans l'Eglise le charisme de saint Benoît dans une période historique absolument chaotique, dans un climat culturel, religieux, politique et social totalement fluide et fluctuant. Et ce charisme a façonné l'Europe par des hommes et des femmes qu'il a aidé à suivre le Christ sur les eaux agitées et instables de tous les 15 siècles qui se sont succédés, jusqu'au nôtre. D'autres saints, d'autres charismes, ou mieux: tous les saints et tous les charismes, ont fait de même, ont offert le même don et la même grâce à l'humanité fluctuante.

Cette conscience nous aide donc à ne pas nous arrêter à une analyse pessimiste de la société et de la culture, car cela est toujours stérile, cela ne fait pas avancer, ni nous-mêmes ni la société. Cette conscience nous fait au contraire regarder à la fluctuation dans laquelle nous nous trouvons, où se trouvent les autres, avec une sorte de trépidation amoureuse, avec une attente positive, comme le défi d'une aventure: Quel sera le beau et sûr chemin que le Christ va ouvrir devant nous sur cette mer agitée, si nous Lui demandons de Le suivre et nous obéissons à son appel? Quel sera, quel est, le chemin qu'Il trace à travers notre propre fluctuation personnelle ou communautaire, notre propre instabilité actuelle, et celle de tous ceux et celles qui nous entourent?

Dans le Prologue de la Règle, saint Benoît nous invite à nous engager à la suite du Christ, pour parcourir son chemin conduits par l'Evangile: "Sous la conduite de l'Evangile, avançons dans les chemins [du Christ], afin de mériter de voir Celui qui



nous a appelés dans son Royaume" (RB Prol. 21). Et le dernier mot de la Règle de saint Benoît est une promesse de parvenir à ce but, à la seule condition de suivre le chemin du Christ que l'Eglise et la Règle nous exposent en son nom: "Qui que tu sois, qui te hâte vers la patrie céleste, accomplis, avec l'aide du Christ, cette toute petite Règle écrite pour débutant [on pourrait dire: écrite pour des "enfants fluctuants"]. Cela fait, tu parviendras avec la protection de Dieu, aux plus hautes cimes de la doctrine et des vertus" (RB 73,8-9).

Et c'est dans ce sens que la miséricorde de Dieu rend à l'homme sa dignité, parce que la vraie dignité de l'homme est de se tenir debout et de marcher. La dignité de l'homme consiste à pouvoir avancer, à pouvoir faire un chemin tendu vers la plénitude de son cœur et de sa vie, et tendu vers la plénitude de toute la famille humaine dans la vie éternelle que Dieu a préparée pour tous (cf. RB 72,11-12). La dignité de l'homme est toute exprimée dans la vocation d'Abraham: "Je suis le Dieu-Puissant ; marche en ma présence et sois parfait" (Gn 17,1).

## Consolation

Si nous revenons alors au chapitre 27 de la Règle que je vous ai cité au début, je crois que nous pouvons mieux comprendre pourquoi je disais qu'il est un des chapitres qui reflètent comme un cristal, ou un diamant bien taillé, toutes les facettes de la Règle. Car, au fond, là où l'abbé et la communauté sont confrontés au frère qui va moins bien, qui va vraiment mal, qui fluctue tellement sur la mer agitée qu'il est en train d'être "absorbé" dans un abîme de tristesse (27,3), que nous demande saint Benoît? Il demande que l'abbé et ses collaborateurs plus mûrs – ceux qu'il appelle *senpectas*, et qu'il définit comme *seniores sapientes fratres* (27,2) – s'engagent pour "consoler" ce frère, plus que pour le corriger.

Le terme "consoler" est répété deux fois dans ce passage de la Règle, juste avant et juste après la mention du "frère fluctuant", comme pour le soutenir de tous les côtés, le remettre sur pieds et l'aider à reprendre un chemin. "Consoler le frères fluctuant" est ici comme la seule chose qui reste à faire pour l'abbé et la communauté, la seule mission de ceux qui expriment la sollicitude de toute la communauté pour sauver le frère égaré. Et "consoler", selon une étymologie saisissante – du latin *consolari*, composé de *cum* et *solus*, dont le sens propre est "entier" –, veut dire au fond "être avec celui qui est seul pour le rendre entier", donc offrir une compagnie au frère perdu pour qu'il retrouve sa plénitude dans la communion fraternelle, sa plénitude d'homme créé à l'image et ressemblance du Dieu qui est Communion, qui est Trinité, sa plénitude d'homme appelé à la dignité de marcher à la présence de Dieu et à être intègre et parfait en suivant le Christ.

Aussi l'abbé, envers le frères fluctuant, n'est appelé à faire rien d'autre que incarner le Christ bon Pasteur, son "exemple plein de miséricorde", le Christ qui, "laissant sur les montagnes les quatre-vingt-dix-neuf brebis, s'en alla à la recherche de la seule qui s'était égarée. Et il eut tellement compassion de sa faiblesse, qu'il daigna la charger sur ses épaules sacrées et ainsi la rapporter au troupeau" (RB 27,8-9; cf. Lc 15,4-5).

La miséricorde du Christ, ne se contente pas de nous montrer le bon chemin, ni même de nous y accompagner: Il nous prend sur ses épaules, Il nous porte, Il nous fait faire le chemin en marchant pour nous. Car le Christ bon Pasteur *est* le Chemin qui va vers le Père: "Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie ; personne ne va vers le Père sans passer par moi" (Jn 14,6).

Saint Benoît dit expressément que le Bon Berger conduit la brebis égarée et retrouvée "au troupeau - *ad gregem*" (RB 27,9). Et le troupeau est la communauté chrétienne qui suit le Christ, qui incarne son Corps, qui suit et montre le chemin que Lui seul trace devant tous pour aller vers la vie éternelle, même et surtout à travers les flots de la mer.

La communion des disciples du Christ est le chemin du Christ à travers les flots du monde, de l'histoire, de chacune de nos vies, de chacun de nos cœurs. La miséricorde de Dieu s'exprime en nous offrant toujours ce lieu, ces lieux; ce chemin dont le signe et la preuve est un troupeau uni et accompagné pour le parcourir.

Saint Benoît met au sommet d'une longue liste de "instruments des bonnes œuvres", une invitation pressante à l'espérance dans la miséricorde: "Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu" (RB 4,74).

Dire cela, demander cela, dans un monde qui semble ne plus avoir de points fermes, de direction sûre, de routes certaines sur lesquelles avancer, serait cynique, si la miséricorde de Dieu ne s'était pas manifestée et incarnée dans un Pasteur qui fait de son troupeau le Corps qui le rend présent et visible, ici et maintenant, pour conduire toute l'humanité, à travers tous les flots de l'histoire, à la vie éternelle dans le sein du Père.